La chaussure, une histoire arménienne

Irène Berelowitch

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3190>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3190

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

Pagination : 163-166

ISBN : 978-2-919040-31-5

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Irène Berelowitch, « La chaussure, une histoire arménienne », *Hommes & migrations* [En ligne], 1310 | 2015, mis en ligne le 14 décembre 2015, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3190>

REPÉRAGE

LA CHAUSSURE,
UNE HISTOIRE ARMÉNIENNE

Par **IRÈNE BERELOWITCH**, membre du collectif L'Atelier du Bruit, réalisatrice de la série des Histoires singulières pour le site du Musée national de l'histoire de l'immigration.

De Sarkis Der Balian, hier, à Stéphane Kélian ou Karine Arabian, aujourd'hui, de grands noms de la chaussure française sont arméniens. À partir de l'entre-deux-guerres, et jusqu'aux années 1970, l'artisanat de la chaussure a constitué un secteur privilégié de travail pour les réfugiés arméniens et leurs enfants. À Paris, le quartier de Belleville en était la capitale. André Aladinian, qui l'a connu à travers son père, évoque cet univers disparu.

“Parfois, je rêve que je fais encore des chaussures...” C'est dans l'atelier de son père, Noubar, dans une cour de la rue du Pré-Saint-Gervais, non loin de la Place des Fêtes, à Paris, qu'André Aladinian a appris vers “ses 7 ou 8 ans”, les rudiments de la cordonnerie, parmi une dizaine d'ouvriers et d'ouvrières, “tous arméniens”. Chaque jeudi, avant ses leçons à l'école arménienne, dans l'enceinte du parc des Buttes-Chaumont tout proche, il s'initiait au “cousu Blake” ou maniait le marteau, la “tige” – le dessus de la chaussure –, les “semences” – ces petits clous que l'on tient coincés entre les lèvres –, et même la lourde presse à découper le cuir, à condition qu'un employé secourable le porte à bout de bras et en actionne la pédale à sa place. “Ça faisait rire les employés, je jouais un peu les mascottes. Mais, bien sûr, aucune de mes productions n'a jamais été vendue. C'était un des petits plaisirs de l'atelier, avec un délicieux museau de porc qu'on pouvait se procurer chez le voisin charcutier.”

Plus tard, adolescent, il a hanté avec délice, sous prétexte de relations avec la clientèle, les cabarets de Pigalle que Noubar Aladinian fournissait en escarpins pailletés, ou arpenté les ruelles pentues autour du métro Télégraphe pour collecter les “tiges” cousues à domicile par les mécaniciennes, arméniennes là encore. Il lui arrivait également, en taxi, d'effectuer la tournée des clients débiteurs, qui lui remettaient du liquide dans une enveloppe. “Mon père m'emmenait aussi chez le crépin, arménien comme tous les autres. On choisissait les peaux, du daim, du veau velours, de serpent... Aujourd'hui encore, je ne peux pas entrer dans une cordonnerie sans que l'odeur du cuir me ramène instantanément dans ce temps-là.”

“Un petit ghetto”

“Pour les Arméniens de Paris, à l'époque, il y avait trois gros secteurs d'activité, résume André, : la chaussure à Belleville, la joaillerie dans le IX^e ou la maille du côté d'Issy-les-Moulineaux. Mon père a choisi Belleville, sûrement parce qu'il y connaissait quelqu'un. Entre 1936 et 1939, il a été pris comme apprenti dans un atelier du quartier, rue des Bois. En 1939, alors qu'il venait de fonder sa propre affaire d'artisan-cordonnier, il s'est engagé. C'était une condition pour obtenir la naturalisation, et il a été fait prisonnier tout de suite. En Allemagne, son savoir de schuster lui a permis d'éviter

REPÉRAGE

les travaux les plus durs, il a réparé des chaussures pendant toute la guerre !” Après son retour de captivité, en 1946, Noubar Aladinian relance sa petite entreprise et embauche à nouveau des compatriotes.

“C’était un petit ghetto, mais l’ambiance était joyeuse, familiale, sûrement un peu paternaliste, aussi. La productivité, à l’époque, on n’y pensait même pas.” Comme son père, la plupart des ouvriers sont arrivés en France au début des années 1920 avec un statut de réfugié, mais personne au sein de la petite fabrique n’évoque le passé. *“Dans cette génération qui a vécu le génocide, aucun n’a raconté son histoire à ses enfants. Qu’est-ce que vous voulez partager de cette horreur ? La souffrance était là, c’était comme ça, il n’y avait rien à en dire. Ils se comprenaient. Mais, quand ils riaient ou qu’ils chantaient, c’était toujours d’une manière exacerbée, un peu folle. Il y avait en eux quelque chose de très heureux et de très malheureux en même temps.”*

S’il ne confie rien de ses souffrances passées, Noubar, par contre, se montre intraitable sur la fidélité à la patrie, qu’il emmène son fils dans les dîners de gala du parti arménien Dachnak (socialiste) dont il est un ardent militant, ou qu’il escorte toute sa famille pour se recueillir, une fois l’an, sur la tombe du général Andranik Ozanian, héros de la cause arménienne, au cimetière du Père-Lachaise.

Vestiges

De l’enfance de son père, en Turquie, à Chabine Kara-Hissar, non loin de Trébizonde, sur la mer Noire, André ignore pratiquement tout, sinon qu’elle a brutalement pris fin en 1915, alors que Noubar se trouvait *“probablement”* dans sa dixième année. *“Il ne parlait jamais de ce qui s’était passé avant. Je me souviens seulement qu’il disait parfois avoir grandi dans un beau village. Je crois*

que mon grand-père paternel était paysan, mais je ne sais même plus d’où me vient cette croyance.” André sait aussi qu’avec la majorité des Arméniens des environs sa famille paternelle s’est réfugiée dans la montagne et a tenté de résister, les armes à la main, puis qu’ils ont presque tous été massacrés.

“Une des très rares choses que mon père m’a racontée, c’est qu’avant de mourir, son père, blessé par une balle turque, lui avait donné sa montre-gousset en souvenir. Ensuite, il a réussi à s’enfuir de cette montagne. Puis, avec une bande d’orphelins comme lui, ils ont vécu dans la rue, je ne sais pas à quel endroit, totalement livrés à eux-mêmes, et quelqu’un lui a volé la montre. Il lui restait aussi la cicatrice d’une brûlure, causée par une bagarre autour d’un feu. Au bout de quatre ans, il a été récupéré par des soldats alliés qui l’ont confié à un orphelinat arménien. Souvent, des femmes extraordinaires géraient ces orphelinats. Elles ne se sont pas contentées d’accueillir les enfants abandonnés, elles ont réussi à en découvrir beaucoup d’autres au sein de familles turques ou kurdes qui les avait recueillis, parfois pour en faire de petits domestiques. C’est ainsi que mon père a retrouvé sa sœur, Siranouch, à l’orphelinat.” À ses 18 ans, Noubar émigre avec celle-ci en France, où il débarque en 1923, à Marseille. André garde précieusement les quelques photos que son père avait conservées de ses années d’orphelinat, son passeport de jeune émigrant, et un cahier soigneusement rédigé en arménien sur l’art et la manière de fabriquer des yaourts industriels – il avait été formé pour travailler dans l’agroalimentaire. Il possède également la facture d’une machine à coudre achetée dans les années 1930 par le frère et la sœur pour coudre à domicile des petites culottes, que Noubar vendait sur les marchés le dimanche. *“Il travaillait aussi à la chaîne, chez Citroën, mais il s’est fait virer pour avoir appelé à la grève en 1936. C’est là qu’il est passé à la chaussure.”*

Mariages

André Vrej ("vengeance" en arménien) est né trois ans après, quelques jours après le départ de Noubar pour le service militaire. La famille vit loin de Belleville, dans un autre des "ghettos arméniens" de la région parisienne, la rue Beauséjour, à Sarcelles, à la lisière des champs. *"On était entre nous, loin de tout. C'était une enclave, une marmite. Il fallait une heure pour atteindre la gare. C'est pour ça que, plus tard, il a fait aménager un studio à l'étage de l'atelier. Il ne rentrait que le mercredi, et on repartait tous les deux le jeudi matin pour Belleville."*

De la rencontre de ses parents, il ne sait rien non plus, mais présume que ce fut un mariage arrangé, comme il y en eut beaucoup dans la communauté. *"Tout simplement parce que ça s'est passé comme ça pour moi. Quand je suis rentré de mes vingt-sept mois de service en Algérie, mes parents ont fait beaucoup d'efforts pour me présenter telle ou telle jeune fille arménienne qu'ils espéraient me voir épouser. Et quand j'ai annoncé finalement que j'étais tombé amoureux de celle qui est toujours ma femme, une Française rencontrée au travail, m e s parents ne l'ont pas supporté. Il n'ont pas assisté à notre mariage, mais on s'est retrouvés à la naissance de notre premier enfant."*

La grand-mère maternelle d'André, turque, avait épousé un voisin arménien de son village, resté veuf avec plusieurs enfants. *"Quand les massacres ont commencé, lui et ses deux fils nés d'un premier mariage, enrôlés dans l'armée turque, ont été tués, mais leur sœur aînée, ma grand-mère, ma mère et mes trois oncles ont été épargnés. Ma grand-mère s'est d'abord réfugiée avec ma mère chez ses parents. Dans le chaos général, elles avaient été séparées de mes oncles, qui s'étaient retrouvés dans un orphelinat à Corfou. L'un d'eux est venu*

à Paris. C'était le seul tapissier arménien du Faubourg-Saint-Antoine et il a fait fortune. Il a payé leur voyage jusqu'en France."

La grand-mère d'André ne parlait que le turc et le lui a appris. *"C'était quelqu'un d'extraordinaire. C'est elle qui m'a élevé les premières années, parce que ma mère courait à droite à gauche pour trouver de quoi nous nourrir. D'ailleurs, à la maison, c'est elle qui dirigeait tout. Je la vois toujours en train de chanter en vannant le blé qu'elle glanait*

Noubar Aladinian avec ses employés, après la guerre, dans l'atelier du 40 bis, rue du Pré-Saint-Gervais.
© Collection particulière André Aladinian, D. R.

dans les champs, avec une sorte de tamis qu'elle utilisait comme un tambourin. Ou alors, elle descendait notre rue, le long des bicoques et des jardins, en m'appelant ('Vrej, Vrej'), avec son moulin à café, sa cigarette roulée et son grand tablier. Dans la communauté, je ne le crie pas sur les toits, que j'ai des origines turques, mais je n'en ai aucune honte. Parmi les Turcs, il y a eu des Justes, et aussi des gens qui ont souffert parce qu'ils refusaient de se ranger du côté des assassins. Je ne sais pas si ma grand-mère était musulmane, ou si elle s'était

REPÉRAGE

convertie, mais elle chantait souvent les chants du muezzin. Ce n'est que sur son lit de mort que mon père m'a dit : 'Ta mère est turque.'"

“Sortir la tête de l'eau”

Quand Noubar est revenu de captivité, en 1945, c'est peut-être grâce à la dot d'Anna, sa femme, ou à son pécule d'ancien prisonnier de guerre, qu'il a pu ouvrir sa propre fabrique de chaussures. *“Il l'a appelée 'Alex', un raccourci du nom de famille de ma mère, qui était Alexanian. Mais je pense que, pendant la guerre, mon père avait perdu cette rage de rebondir. Quelque chose en lui était brisé. À la fin, les clients nous retournaient de plus en plus de modèles qui avaient des défauts, mais il n'en faisait pas cas. En 1957, il a vendu l'atelier pour ouvrir un magasin de chaussures à Saint-Denis, dans un immeuble qu'il avait acheté. Pour nous, ses enfants, il rêvait de grandes études et de métiers intellectuels. La chaussure, à ses yeux, ce n'était pas un avenir. Moi, j'étais plus attiré par tout ce qui était manuel, et j'ai d'abord choisi le dessin industriel.”* Par la suite, André Vrej Aladinian s'est lancé, à son tour, dans les affaires (*“mais dans une autre branche”*). *“Ce qui m'est resté longtemps, tant que j'en ai eu les moyens, c'est le goût des belles chaussures. Je m'offrais du sur-mesure fait dans les meilleurs cuirs. Mais depuis la retraite, je me chausse comme tout le monde et je n'en suis pas plus malheureux.”*

C'est aussi à sa retraite, il y a quinze ans, que les fantômes de l'histoire familiale l'ont rattrapé, longtemps après la mort de ses parents. Depuis, il lit et transmet avec passion tout ce qui touche à l'histoire des Arméniens de l'Empire ottoman et à la manière dont elle s'est brutalement interrompue, voici un siècle. Mais, s'il reconnaît que cet héritage plein de silences le hante parfois, il

Noubar Aladinian à l'orphelinat. Début des années 1920.
© Collection particulière André Aladinian, D. R.

interprète avec légèreté son redoutable prénom. *“En français, ça paraît terrible, mais en réalité, c'est plutôt banal. Nos parents n'avaient pas l'esprit de vengeance. Ce qu'ils voulaient, c'était sortir la tête de l'eau et mettre leur famille à l'abri du besoin. Chez mon père, malgré la lassitude, la fierté d'avoir eu sa propre affaire, de s'en être sorti, était très forte. L'argent, il s'en fichait. Ce qu'il aimait par dessus tout, c'était se tenir debout, tout droit, devant la porte de sa boutique.”* ■

Bibliographie

- Clément Lépidis, *L'Arménien*, Paris, Le Livre de Poche, 1976.
- Anahide Ter Minassian, *Histoires croisées. Diaspora, Arménie, Transcaucasie, 1880-1990*, Marseille, Parenthèses, 1997.
- Claire Mouradian, Anouche Kunth, *Les Arméniens de France, du chaos à la reconnaissance*, Toulouse, éd. de L'Attribut, 2010.